



Marika Moreski

THE DOMINEERING SEX

**American SM
volume 2**

EXTRAIT

DOMINIQUE LEROY ebook

De la même auteure :

Chez la même éditrice, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le lien pour atteindre les fiches des ouvrages](#)) :

Les Hommes à tout faire, Paris 1974

La Despote aux seins nus, Paris 1979

Nos Maris, ces bêtes à plaisir, 2009

Ces Dames en bottines, 2009

Une Dominatrice rêvée, 2009

Poupée mâle, 2010

Maîtresse noire, 2010

Madame mon Maître, 2010

L'Amazone, 2011

Maîtresses saphiques, 2011

Villa « Les Amazones », 2011

Un esclave en héritage, 2011

De bien vilaines manières, (inédit) 2012

Les Roses pour elle, les épines pour moi, (inédit) 2012

L'Esclave français, American SM volume 1, 2012

The Domineering sex, American SM volume 2, 2013

Dressage & sport équestre, 2013

Les Carnets secrets de Hollywood, 2013

Mes marques de propriétaire, 2013

Couple esclave & autres nouvelles, 2014

Hommes à vendre ou Locations privées pour femmes, 2017

L'Esclave des prostituées, American SM volume 3, 2017

À paraître :

L'Écurie de Mrs Mc Donald

Esclaves pour films pornos

Histoire de Dominatrices 1

Histoire de Dominatrices 2

L'Homme esclave

Marché aux esclaves

Marika Moreski

**THE DOMINEERING
SEX**

American SM volume 2

Collection Le Septième Rayon

DOMINIQUE LEROY ebook

Couverture illustrée par Bill Ward

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

email : contact@dominiqueleroy.fr

Site internet : <http://www.dominiqueleroy.fr/>

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2013-2017 by Éditions Dominique Leroy, France.

ISBN (Multiformat numérique) 978-2-86688-717-9

Date de parution, deuxième édition : juillet 2017

Table des matières

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Épilogue

Chapitre premier

Quelques rayons de soleil et un printemps précoce suffisent à jeter la panique dans les rues de Paris et à surpeupler les terrasses des cafés. Tous ont déjà, en tête, les joies futures des vacances d'été passées à la montagne, à la mer, à la campagne ou dans de lointaines ou mystérieuses cités étrangères. Et tous rêvent à de formidables aventures.

Bien que je sois une cliente très peu assidue des salons de coiffure, ce n'est pourtant pas la perspective du farniente estival qui me poussa, cet après-midi là, à m'installer sur le fauteuil tournant d'un « Alexandre » des coquettes à la bourse plate. Prévoyante, je prends mes rendez-vous longtemps à l'avance et les fais coïncider avec ceux de Paulette. Ce qui nous permet de papoter pour tuer le temps et d'échanger nos impressions sur les diverses publications féminines qui stagnent en permanence dans ce genre d'endroit. Ce n'est pas si souvent que nous nous attardons à lire attentivement ce genre de revues. Si l'on excepte *Cosmopolitan*, les autres nous paraissent un tantinet dépassés pour les dominatrices que nous sommes. Mais il est bon, quelquefois, de savoir où en sont les femmes au foyer, les mères tranquilles et les filles qui aiment à se sentir protégées par le mâle viril, sûr de lui, et tout, et tout... Elles évoluent, les coquines ! Lentement, mais elles évoluent, soyez-en certains !

Par cette canicule le séchoir fut une véritable épreuve de torture. Pour Paulette et pour moi qui

sommes plus habituées à les imposer qu'à les subir ce fut tout à fait insupportable. Aussi, dès que nous fûmes libérées, nous nous précipitâmes à la terrasse encombrée d'un bar du boulevard des Italiens. Ma robe courte de coton noir me collait à la peau et je regrettais bien d'avoir enfilé un collant de nylon. Paulette avait été encore plus mal avisée que moi avec son tailleur en jersey bleu ciel et ses bottes en toile qui lui couvraient les mollets. Moi, au moins, j'avais choisi de fins escarpins de cuir noir.

Tout en sirotant nos demis bien frais nous discussions d'un nouvel instrument de flagellation dont un ami canadien venait de me faire parvenir les plans. Conversation très animée et très particulière dont la teneur échappait certainement à l'ouïe de deux jeunes gens, assis trois tables plus loin, et qui nous reluquaient sans discrétion. Il est vrai que je ne faisais pas le moindre effort pour dérober, à leurs regards inquisiteurs, le spectacle alléchant de mes cuisses désertées par le frêle coton de ma robe savamment retroussée. Nous faisons semblant de ne pas voir les œillades répétées que les deux puceaux nous décochaient avec l'espoir évident d'attirer notre attention et de bénéficier, si possible, de nos bonnes dispositions à leur égard. S'ils avaient su de quoi nous parlions, qui nous étions et ce que nous faisons subir généralement aux imprudents qui succombaient à nos charmes, peut-être se fussent-ils montrés moins démonstratifs et moins impatients de conquérir ce qui n'était pas à leur portée. À moins que... bien évidemment !

Je ne saurai jamais s'ils auraient apprécié notre façon de pratiquer la rencontre des sexes, car nous quittâmes le bar sans qu'ils eussent eu le courage de nous aborder. Paulette était attendue à un rendez-vous et je rentraï seule chez moi.

Connie abandonna aussitôt la table de repassage où il s'affairait pour se jeter à mes pieds et les baiser comme il convient. Je n'étais pas d'une humeur particulièrement enjouée, comme après chaque séance chez le coiffeur, et je le repoussai du pied.

— Apporte-moi un verre de bière bien fraîche, et vite !

Il obtempéra et je me laissai tomber dans le fauteuil du salon. Il revint avec la bière qu'il me présenta à genoux.

— Mes mules... Retire mon collant !

Tout en buvant, je me soulevai à demi pour qu'il vienne fourrager sous ma robe et saisir l'élastique de mon collant qu'il fit glisser sur mes hanches. Avec doigté, fruit d'une longue pratique de ce genre d'exercice, il me débarrassa de l'étau de nylon qu'il posa sur son épaule avec tout le respect qui lui était dû.

— J'ai les pieds en sueur... !

Il prit avec dévotion l'un de mes pieds entre ses mains tandis que j'appuyais l'autre sur son épaule, et sa langue douce, abondamment salivée, se promena sur la cheville, le coup de pied, le talon, la plante, et entre les orteils qu'il finit par sucer un à un avec une dextérité propre à l'habitude. Puis, avec l'amour et la passion qui sont naturels chez lui dans ce genre d'exercices serviles, il promena son souffle léger partout sur mon pied pour le rafraîchir et le sécher de la souillure de sa salive. Il opéra de la même façon avec le second pied tandis que j'allongeais la jambe délaissée sur son autre épaule.

Les meilleures choses ayant une fin pour tout le monde, j'avalais ma dernière gorgée de bière tandis qu'il achevait de rafraîchir mon second pied. J'ôtai ma jambe de sur son épaule et écartai les cuisses.

— Ici ! ... de la fraîcheur !

Il glissa son menton sur la toile du fauteuil et avança sa tête entre le compas de mes cuisses, passant sous la robe sans la froisser. Je sentis son souffle frais courir sur mes aines et traverser le tissu humide de mon petit slip de soie noire pour caresser les lèvres fiévreuses de mon sexe et mon pubis en sueur. Rejetée en arrière contre le dossier du fauteuil, les yeux fermés, je savourais le plaisir de ce souffle rafraîchissant et réparateur qui m'inondait délicieusement la vulve.

Après un bon quart d'heure de ce traitement régénérateur qui rachetait, en partie, les horreurs d'un après-midi dans un salon de coiffure, je refermai brusquement mes cuisses sur la tête de Connie pour lui signifier la fin de son office. Il se retira avec douceur pour ne pas échauffer la chair tendre de mes cuisses et, comme j'avais relevé mes bras en arrière et croisé mes mains derrière ma nuque, il comprit aussitôt ce qu'un tel geste signifiait. Sans ordre, il vint s'agenouiller à un côté du fauteuil et lécha abondamment mon aisselle droite, d'abord pour la débarrasser de la sueur odorante qui y stagnait et pour la rafraîchir et la sécher ensuite de son souffle doux. Puis il contourna le fauteuil par l'arrière et vint prodiguer les mêmes soins à l'aisselle gauche.

Après un tel traitement j'étais totalement rassérénée. Je m'étirai longuement. Le moral était meilleur et l'humeur aussi.

— Cigarette !

Il s'empressa, mit la cigarette entre mes lèvres peintes et approcha la flamme du briquet. Ma cigarette allumée, il reposa le briquet, se recula sur les genoux et se prosterna, le front contre la pointe de ma mule.

— Me permettez-vous, maîtresse !

C'était la formule et la position imposées lorsqu'il quémandait l'honneur de m'adresser la parole le

premier.

— Parle ! Qu'y a-t-il ?

N'ayant pas reçu l'ordre de se redresser il resta humblement prosterné pour m'annoncer ce qu'il avait à me dire.

— Puis-je me permettre de dire à maîtresse qu'elle a eu, cet après-midi, la visite de deux femmes...

— Deux femmes ? Qui ? ... Tu les connais ?

— Je n'ai pas cet honneur, maîtresse... L'une était une femme noire... une Américaine... L'autre était métissée... Américaine aussi... Mais elle parlait le français... Elle a dit que son amie était de passage à Paris, qu'elle désirait vous rencontrer, maîtresse, et avoir un entretien avec vous au sujet d'une affaire qui pourrait vous intéresser.

— Une Américaine ? ... une affaire qui pourrait m'intéresser ?

— Elles ont laissé une carte de visite à votre intention, maîtresse, poursuivit l'esclave.

— Tu ne pouvais pas le dire tout de suite ! ... Où est cette carte ? ... Va la chercher, imbécile !

J'accompagnai mon ordre d'un coup rageur de ma mule dans le crâne de l'esclave qui se releva prestement et courut chercher la fameuse carte qu'il me tendit à genoux. Je la pris tandis que Connie reprenait sa prosternation à mes pieds.

— Miss Joan Duncan, éditrice, Los Angeles ! lus-je tout haut.

Suivaient une adresse et un numéro de téléphone qui ne m'apprenaient rien de plus sur cette miss Joan Duncan.

— Qu'ont-elles dit encore, esclave ?

— Elles ont demandé que vous les rappeliez au numéro de téléphone parisien que l'autre femme a inscrit au dos de la carte.

— Apporte-moi le téléphone !

Agenouillé devant mon fauteuil Connie me présenta l'appareil à deux mains. Je décrochai et composai le numéro indiqué au verso de la carte de miss Joan Duncan... Mon attente fut de courte durée.

— Allô... Ici Sheila Laught... j'écoute ! fit en français une voix au fort accent yankee.

— Marika Moreski à l'appareil... est-ce vous qui êtes venue chez moi cet après-midi pendant mon absence ?

— Ah... Madame Moreski... Très heureuse de vous entendre... C'est bien moi en effet... Une amie de passage à Paris désire vous entretenir d'une affaire qui lui tient à cœur... Je pense que vous avez trouvé sa carte de visite...

— Oui, bien sûr, mon...

J'hésitai quelques secondes sur le terme à employer vis-à-vis d'une inconnue.

—... Votre esclave ! m'aida-t-elle avec un petit rire amusé.

— C'est cela même. Il m'a remis la carte de miss Duncan.

— Vous serait-il possible de nous recevoir, mon amie et moi, disons... d'ici une heure et demie tout au plus ? Si cela ne vous dérange pas, bien entendu ?

— Mais pas du tout... Je vous attends... À tout de suite, donc...

Je reposai le combiné sur l'appareil que Connie tenait toujours et me levai pour aller faire un brin de toilette.

— J'attends des invitées. Que tout soit prêt dans une heure !

Chapitre II

Je mis ce temps à profit pour changer de tenue et me vêtir plus légèrement. J'enfilai un somptueux chemisier de soie blanche et une courte jupe assortie. Après avoir remis de l'ordre dans le salon et préparé, dans la cuisine, les verres, les apéritifs, les glaçons et les amuse-gueules, Connie avait été prestement convié à me refaire un maquillage après avoir effacé celui que sueur et soleil avaient un tant soit peu malmené au cours de ce pénible après- midi.

On sonna bientôt à la porte d'entrée de l'appartement. Aussitôt Connie se mit en devoir d'aller ouvrir. Puisque cette Sheila Laught, en dépit des vêtements masculins qu'il portait, avait parfaitement décelé l'esclave en lui (peut-être le port obligatoire du col roulé, à une telle température, pour dissimuler le collier ?) j'avais décidé qu'il servirait dans sa tenue d'esclave la plus significative : c'est-à-dire totalement nu. C'est donc dans le plus simple appareil, seulement paré des ornements qui ne le quittent guère en toutes circonstances, à savoir son collier de chien, l'anneau qui infibule son prépuce et permet à son membre d'être tenu relevé contre son bas-ventre par deux chaînettes fixées aux anneaux qui pendent à ses mamelons, les bracelets de ses poignets et de ses chevilles reliés par des chaînes n'entravant ni les mouvements des bras ni la marche, qu'il alla ouvrir.

Je ressens une grande satisfaction à faire évoluer ainsi mon esclave lorsque je reçois des invitées. Surtout lorsque ce ne sont pas particulièrement des

intimes mais qu'elles ont, tout de même, une vague idée de mes relations avec Connie. Un tel spectacle est la preuve irréfutable que l'esclave vit dans la totale dépendance de sa maîtresse, qu'il m'est complètement soumis au point d'être ainsi exhibé à des yeux étrangers, qui plus est à des yeux de femmes, dans la plus humiliante tenue qui soit : la nudité intégrale. Portant à son cou, à ses mains et à ses pieds, les preuves de sa servitude et, à ses mamelons et sur sa virilité même, celles de mon mépris et de ma dérision. J'utilise cette méthode depuis mes tous premiers débuts de dominatrice sérieuse et convaincue. Autant dire, depuis que je suis devenue la propriétaire de Connie. À cette époque, et dans les années qui suivirent, plusieurs jeunes femmes, relations épisodiques et lointaines, amies de rencontre, curieuses de passage qui avaient entendu parler de domination et de mes relations étranges avec Connie, possédaient une idée du sadomasochisme assez exacte mais, néanmoins, très vague. Elles souhaitaient en savoir plus, se parfaire dans ce domaine et, peut-être, elles aussi, émerger de la cohorte caquetante, graillonneuse, bêtifiante et bien-pensante des ménagères besogneuses, des employées modèles qui, de retour du boulot, vont chez elles pour s'éreinter sur les marmites et déssemmerder les mioches qui braillent, avant de plonger au dodo pour satisfaire un mâle qui les baise avec, dans la tête, l'image d'Adjani volée à une revue délectablement compulsée durant les heures crevantes de bureau. Et vite, ronron papattes en rond jusqu'au prochain métro...

J'avais remarqué que, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, ces femmes commettaient, au départ, une erreur fondamentale. N'ayant aucune notion pratique de la domination et, seulement

quelques embryons de théories, elles attachaient un intérêt particulier à l'esclave plutôt qu'à la maîtresse. Elles « voyaient » l'esclave. Il les intriguait. Elles étaient perplexes, se demandant pourquoi celui-là était ainsi alors que la plupart de ses congénères roulaient des épaules, traitaient les nanas comme des moins que rien et se comportaient en seigneurs et maîtres. Bref, elles accordaient à l'esclave une importance qu'il n'a pas et qu'il ne peut avoir. Mieux, je soupçonnais fort plusieurs d'entre elles de réagir encore avec la stupidité féminine qui veut qu'une femme soit nécessairement la rivale d'une autre femme. Et celles-là trituraient, derrière leurs jolies têtes, l'espoir inavoué de me subtiliser mon esclave. Les unes par pur esprit de compétition charmeuse, les autres pour prouver qu'un mari esclave n'est ni plus sûr ni plus fidèle que n'importe quel autre, et quelques-unes, par paresse, en songeant qu'il leur serait facile de posséder un esclave déjà révélé que de s'en découvrir un.

Les premières ignoraient, par naïveté, que l'esclave n'existe pour sa maîtresse que par les services qu'il lui rend, par le confort qu'il lui procure et par le pouvoir qu'il lui confère. En dehors de cela, il n'est rien. Rien qu'un certain nombre de kilos de viande dont elle peut user et abuser à sa guise sans autres préoccupations. Leur « admiration » pour l'esclave tombait aussitôt lorsqu'elle le voyait évoluer et les servir dans cette tenue plus qu'humiliante. Constatant à quoi l'autorité d'une femme l'avait réduit, elles perdaient aussitôt tout intérêt pour lui et sentaient naître, en elles, un sentiment de hautain mépris à son endroit. Leur admiration légitime virait alors définitivement vers la maîtresse qui se permettait de tourner son mâle en dérision avec une telle désinvolture et n'avait pas craint d'exposer, devant des regards féminins

étrangers, la nudité soumise et servile d'un esclave qui n'était pas à considérer comme un homme mais comme un animal ou un meuble utilitaire.

Les espoirs des secondes fondaient comme neige au soleil avec plus de rapidité encore. Ravir un amant ou un mari à une jolie femme est un satisfecit que certaines filles ne dédaignent pas car elles considèrent cela comme un certificat de suprématie. Mais lorsque l'individu en question leur est présenté de cette façon, nu, enchaîné, portant sur le corps les preuves indéniables de sa bassesse, de sa veulerie et de sa dépendance physique et morale, toute velléité de conquête les abandonne. Quelle gloire pourraient-elles tirer de détourner de sa voie une chiffes molle qui rampe à leurs pieds sur ordre de leur rivale supposée ? Et si cela n'était pas encore suffisant, elles s'apercevaient, d'elles-mêmes, que cet esclave qui sert, subit, se laisse humilier et avilir par celle à qui il appartient, n'a rien de commun avec l'amant ou le mari. Sa fidélité de chien ne fait aucun doute.

Connie ouvrit la porte et s'effaça humblement pour laisser entrer miss Joan Duncan et sa compagne Sheila Laught. Il referma prestement la porte et s'écrasa aux pieds des deux femmes pour offrir ses hommages rituels aux deux visiteuses en posant ses lèvres sur leurs chaussures tandis que, souriante, je m'approchais pour les accueillir.

— Miss Duncan et moi-même sommes très heureuses de faire votre connaissance, madame Moreski, fit Sheila Laught en relevant son regard posé sur l'esclave étendu à ses pieds.

C'était une jeune femme d'environ vingt-cinq ans aux cheveux coupés courts, aux grands yeux noirs et au visage affable. Bien que sa peau fût presque blanche il était aisé de deviner que du sang noir coulait dans ses veines. Elle portait un tee-shirt bleu

ciel sur lequel une tête de panthère noire ouvrait une gueule aux crocs menaçants. Une courte jupe en jean auréolait des jolies jambes, fuselées et chaussées de bottes en cuir extraordinairement souple qui montaient jusqu'au-dessus des genoux.

Miss Joan Duncan était plus foncée, sans être de pure race noire, plus grande et plus âgée aussi sans doute. Une énorme boule de cheveux noirs et crépus entourait un visage aux traits altiers, au regard d'une franchise que l'on devinait brutale. Son ensemble veste-pantalon de drap blanc coupé par une ceinture de cuir rouge lui seyait à merveille. Un petit foulard de soie rouge était négligemment noué sur le côté droit de son cou. Aux pieds, elle avait chaussé des escarpins de cuir rouge à très hauts talons aiguilles. Elle n'avait pas eu un regard pour l'esclave qui s'était aplati à ses pieds et qui, maintenant, lui rendait hommage en promenant sa langue sur le cuir écarlate de ses chaussures. Cette indifférence méprisante dénotait, sans le moindre doute, une dominatrice plus chevronnée que ne l'était sa compagne, Sheila Laught.

Les présentations effectuées j'écartai, d'un coup de pied dans le flanc, l'esclave toujours étendu et conviai les deux Américaines à s'installer au salon.

— Miss Duncan vous demande de l'excuser madame Moreski, commença Sheila à peine assise, mais elle ne parle pas votre langue. Si vous-même étiez en mesure de parler la nôtre, les choses seraient forcément facilitées. Dans le cas contraire, je servirai d'interprète.

Je m'installai à mon tour dans un fauteuil face à mes interlocutrices qui, elles, s'étaient placées dans le canapé. Seule la petite table basse nous séparait.

— Mon dieu, dis-je, si vous consentez à ne pas parler trop vite, je crois que nous pourrions nous comprendre en américain.

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'auteure :

Auteur : Marika Moreski
Couverture illustrée par Bill Ward

Titre : THE DOMINEERING SEX
American SM, volume 2

Marika reçoit, à son domicile parisien, la visite d'une ravissante noire américaine, Joan Duncan, qui recherche, en Europe, des ouvrages traitant du sadomasochisme pour enrichir sa bibliothèque.

Joan appartient à une communauté de dominatrices, « The Domineering Sex » qui règne sur une écurie d'esclaves près de Los Angeles. Joan invite Marika à séjourner, avec son esclave Félix Gambiani, dans le ranch de la communauté. Marika y rencontre la blonde Carol, l'Indienne Jennifer, la Mexicaine Mantanilla, la diabolique Hadya et l'ingénieuse Cathy. Toutes différentes les unes des autres mais animées de la même passion : la domination du mâle.

Dans le premier volume d'*American SM, L'Esclave français*, Marika Moreski avait dévoilé un visage intimiste et conjugal de la domination féminine aux États-Unis. Dans ce second volume, on découvre une autre facette de cet univers implacable : l'esclavage collectif et impersonnel au service des prêtresses du « Domineering Sex ».

C'est en 1970 que Marika Moreski publia son premier roman *Les Bêtes à plaisir*. Son éditeur la

présentait alors comme « un nouveau Sade en jupons ». Depuis, une vingtaine de romans ont vu le jour qui font autorité dans les milieux sadomasochistes. Fervente prêtresse de la domination féminine, cette svelte et brune jeune femme régnait alors sur une cour d'esclaves « triés sur le volet » selon ses propres termes.

Collection Le Septième Rayon. L'idée centrale de cette collection est de tenter de se défaire d'une certaine image normalisée de l'érotisme. Des textes contemporains qui veulent tout simplement faire le point sur toutes les disciplines, un érotisme jubilatoire et dynamique traduisant une libido sans tabou ni interdit, impudique et libérée.

Collection Le Septième Rayon

Éditeur : Dominique Leroy

<http://www.dominiqueleroy.fr/>

Dans la même collection, chez la même éditrice :

Claudine Chevalier

ET POURQUOI PAS ! (Mademoiselle M. volume 1)

LA FÊTE DE L'HÉVÉA (Mademoiselle M. volume 2)

AND WHY NOT! (Miss M. volume 1, English text)

THE HEVEA FESTIVAL (Miss M., volume 2, English text)

Claudine Chevalier ; John Weston

ÉDITH volume 1

ÉDITH CONTINUE... volume 2

F. Delmore

CUISANTES VACANCES

Jean-Pierre du Maine

LA MAÎTRESSE

LE DRESSAGE suivi de LA LETTRE

Max Horber

FESSÉE POUR CAUSE DE CHÔMAGE

Marika Moreski

LES HOMMES À TOUT FAIRE

LA DESPOTE AUX SEINS NUS

NOS MARIS, CES BÊTES À PLAISIR

CES DAMES EN BOTTINES

UNE DOMINATRICE RÉVÉE, LA VIERGE ENLUMINÉE

POUPÉE MÂLE

MAÎTRESSE NOIRE

MADAME MON MAÎTRE, Journal d'un masochiste

L'AMAZONE ou La Guerre des Filles

MAÎTRESSES SAPHIQUES

VILLA « LES AMAZONES »

UN ESCLAVE EN HÉRITAGE

DE BIEN VILAINES MANIÈRES

LES ROSES POUR ELLE, LES ÉPINES POUR MOI
DOULOUREUX APPRENTISSAGE
L'ESCLAVE FRANÇAIS, AMERICAN SM 1
THE DOMINEERING SEX, AMERICAN SM 2
DRESSAGE & SPORT ÉQUESTRE
LES CARNETS SECRETS DE HOLLYWOOD
MES MARQUES DE PROPRIÉTAIRE
COUPLE ESCLAVE & AUTRES NOUVELLES
HOMMES À VENDRE ou Locations privées pour femmes
L'ESCLAVE DES PROSTITUÉES, AMERICAN SM 3

Pierre Ruseray
EXPÉRIENCES

Marika Moreski

THE DOMINEERING SEX
American SM volume 2

Marika reçoit, à son domicile parisien, la visite d'une ravissante noire américaine, Joan Duncan, qui recherche, en Europe, des ouvrages traitant du sadomasochisme pour enrichir sa bibliothèque.

Joan appartient à une communauté de dominatrices, « *The Domineering Sex* » qui règne sur une écurie d'esclaves près de Los Angeles.

Joan invite Marika à séjourner, avec son esclave Félix Gambiani, dans le ranch de la communauté.

Marika y rencontre la blonde Carol, l'Indienne Jennifer, la Mexicaine Mantanilla, la diabolique Hadya et l'ingénieuse Cathy. Toutes différentes les unes des autres mais animées de la même passion : la domination du mâle.

DOMINIQUE LEROY Ebook